Ami du Clergé du 12 mars 1936

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Carême sur la gloire de Dieu. — XIII. Gloire à Dieu au plus haut des cieux, 145. — XIV. Le concert de l'Eglise, 148.
Pour la fête de l'Annonciation. — *A des jeunes gens d'un collège :* Vertus dont Marie nous offre le modèle dans cette fête, 151.
Pour la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs. — Les souffrances de Marie, leur valeur surnaturelle et leurs causes, 152.
Carême sur l'humanité du Christ. — XII. La doctrine de Jésus, 154. — XIII. *Pour le Jeudi Saint :* Le testament spirituel, 157.

CARÊME SUR LA GLOIRE DE DIEU

XIII

GLOIRE A DIEU AU PLUS HAUT DES CIEUX

Gloria in altissimis Deo !
Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! (Luc, II, 14).

Mes frères,

Depuis quatre semaines, si je n'ai cessé de vous dire pourquoi et comment nous devons pendant notre vie et pendant toute l'éternité glorifier d'abord l'être, la vie et l'œuvre de Dieu, puis joindre à la louange indivise de leur nature unique la gloire personnelle du Père, du Verbe et de l'Esprit-Saint, c'était pour qu'aujourd'hui enfin, pressé par la force d'une conviction bien éclairée, jaillisse de nos cœurs le cri unique aussi et trois fois répété de la louange éternelle : « Gloire, gloire, gloire à Dieu ! »

Prêtons donc, pour finir, et l'oreille et la voix au concert de louanges qui, du plus haut des cieux jusqu'au fond des abîmes, glorifie le Dieu trois fois saint.

C'est pourquoi, ce soir, élevons ensemble nos esprits et nos cœurs jusqu'au ciel, où les anges et les saints chantent Dieu éternellement. Et puisque le texte sacré nous y invite, montons même au plus haut des cieux, dans le sein de la Trinité où retentit la voix du Verbe, dans laquelle d'ailleurs doivent se fondre toutes les autres voix, pour que Dieu se plaise à les écouter.

Car notre louange ne lui plaît que si elle est un écho du Verbe et que si notre voix s'accorde aux cantiques des anges et des saints.

Vous voulez crier : « Gloire à Dieu » ? Prenez le ton qui vient du ciel. C'est le plus juste et le plus beau, le seul qui convienne à la louange vraiment parfaite que vous voulez offrir à Dieu.

I. — *La louange du Verbe*

Pour cela tout d'abord prêtez l'oreille de votre foi à la glorieuse parole qui retentit au sein du Père par la voix du Verbe, son Fils.

Au premier jour de ce Carême, nous disions que la gloire d'un être est le rayonnement splendide ou bien de ce qu'il est, ou bien de ce qu'il a fait.

Quand il s'agit de Dieu, on distinguera fort justement sa gloire essentielle, où son être rayonne, de cette gloire accidentelle qui rayonne de toutes ses œuvres. Nous l'avons souvent expliqué : puisqu'il ne peut pas être essentiel à Dieu de créer, s'il crée par pur amour, la gloire qui lui en revient justement étant à son égard purement accidentelle, n'éclaire pas son existence, ne modifie pas son essence et n'augmente pas son bonheur. Mais si sa nature ne l'exige pas, il doit l'exiger de son œuvre, qu'il n'a pu faire précisément que pour manifester, en les répandant au dehors, la gloire essentielle et pleine à déborder de son être, de sa vie et de son bonheur.

Qui donc lui rendra, mais à la perfection, la double gloire qui répond aux exigences de sa nature et aux exigences de son œuvre ?

La première lui vient de son Verbe éternel,
La deuxième du Verbe incarné.

1. C'est dans la lumière du Verbe éternel qu'il faut regarder, pour en admirer la splendeur, cette définition de la gloire que nous donne S. Augustin : « *Clara notitia cum laude.* L'exacte connaissance d'un être, qui dit bien ce qu'il est. » Mais n'est-ce pas le Verbe lui-même que ces mots-là définissent ?

Connaître Dieu exactement ? Non seulement le Fils de Dieu connaît son Père ; il est personnellement l'idée par qui le Père se connaît.

Dire bien ce que Dieu est ? Non seulement le Fils le dit ; il est personnellement la parole, le Verbe qui exprime tout ce qu'est Dieu.

Je ne vous l'apprends pas, m. f., car vous n'avez pas oublié sans doute notre conférence sur la Sainte Trinité où, analysant à notre manière la procession du Verbe en Dieu à laquelle ressemble de loin notre procédé de la connaissance, nous avons vu précisément Dieu le Père, quand il se connaît, non seulement concevoir, mais engendrer réellement l'idée parfaite de lui-même et l'exprimer par une parole qui fait image — c'est vraiment le cas de le dire — et une image si parfaite que ce mot, ce Verbe, ce Fils est la figure de sa substance et le pur miroir de toutes ses perfections.

Le rayon qui sort du soleil en manifeste la splendeur. Mettez que de plus il contienne toute la substance du soleil. Tel le Fils procède de son Père, lumière de la lumière, vrai Dieu du Dieu unique, manifestant donc son Principe et le glorifiant essentiellement.

Mais pour le Verbe, Fils du Père, glorifier Dieu n'est pas seulement un acte, c'est sa personnalité même. Il est vraiment la gloire de Dieu : l'idée claire, le mot lumineux où Dieu s'exprime tout entier. C'est la gloire de Dieu en personne. Car si Dieu est Père en se glorifiant dans son Fils, le Fils c'est Dieu glorifié.

Nous cherchions, m. f., au plus haut des cieux la première manifestation de la gloire essentielle de Dieu. La voilà ! Elle porte un nom propre : elle s'appelle le Verbe, son Fils !

Non, l'œil de l'homme n'a pas vu, son oreille n'a pas entendu, son cœur ne devinera jamais, parce qu'elle est un pur mystère, la louange ineffable dans sa simplicité, infinie dans sa perfection, éternelle en durée, immense dans l'espace, la louange vraiment unique que le Verbe dit à son Père et que le Père écoute avec une telle complaisance que, le même amour les inspirant tous deux, ils mêlent leur souffle dans leur Esprit-Saint.

C'est dans le plus profond mystère, le mystère de la Trinité, que la gloire essentielle de Dieu se manifeste : quand retentit au sein du Père la voix de son Verbe éternel portée par le souffle du Saint-Esprit.

2. Je ne vivrai pas assez longtemps, m. f., pour oublier l'impression que je vais vous raconter. La première fois que je descendis dans le gouffre de Padirac, j'étais seul. Au bord du lac souterrain, je regardais avec stupeur les stalactites titanesques, quand tout à coup je crus rêver : une musique étrange se répercutait à travers l'abîme. Des gouttes d'eau tombaient dans le lac, de la voûte, des parois, des roches. Suivant la hauteur de leur chute, elles rendaient un son différent ; et toutes les notes de ces gouttes, en se prolongeant, se mêlaient en un concert presque effrayant à force d'être sublime.

C'est là, je puis le dire, que j'ai compris la Création.

En essayant de l'expliquer le premier jeudi de Carême, nous disions qu'un être créé n'est pas autre chose, au fond, qu'une goutte d'amour que le Tout-Puissant a créée à la mesure de sa sagesse. Sous la poussée de son amour, vous avez vu Dieu se pencher — car l'amour même en Dieu est le penchant du cœur — et se répandre dans les êtres.

Mais je ne vous ai pas dit pourquoi Dieu s'était penché volontiers sur l'abîme de notre néant pour y laisser tomber un jour ces gouttes d'amour de son cœur. C'est qu'il savait qu'en tombant dans l'abîme chaque goutte éveillerait un son, dans lequel l'oreille divine percevrait un écho lointain, très affaibli, mais délicieux, de son Verbe éternel.

C'est lui seul que Dieu écoute dans toutes les voix de la nature ; et s'il a daigné un beau jour transposer notre voix humaine dans les hauteurs de la grâce, c'est pour mieux entendre son Verbe dans le son merveilleux que rend une âme sanctifiée.

C'est d'après lui que Dieu plaça sur la portée de l'univers toutes les notes de tous les êtres ; et si, au dire de l'Ecriture, Dieu a fait toutes choses avec nombre, ordre et mesure, c'est qu'il avait devant les yeux, comme unité de mesure, son Verbe, d'après qui tout fut rythmé dans l'univers.

In ipso omnia constant : c'est dans le Verbe qu'est enfermé le secret de la création. Il est le mot que tous les êtres épellent chacun à sa manière. Il est le son juste et plein qu'égrènent, chacune à sa mesure, toutes les sonorités créées. La clef du concert des mondes est en lui : *in ipso omnia constant.*

Si vous me demandez comment la matière, les corps et même notre âme pourront bien conserver leur résonnance propre dans la personne de ce Verbe, je vous répondrai avec l'ange : L'inspirateur de ce concert, le Saint-Esprit, est survenu, et à l'ombre du Tout-Puissant le miracle s'est accompli : le Verbe s'est fait chair et il habita parmi nous. Il a uni dans sa personne à la pure Divinité la création tout entière, et depuis ce jour-là, c'est par les lèvres de Jésus que le monde rend gloire à Dieu.

Vous me direz que notre voix, viciée depuis l'origine par le péché du premier homme, faussée par tous nos défauts, brisée par nos propres crimes, doit singulièrement écorcher les lèvres si pures de Jésus. Ah ! m. f., si nous avions écorché seulement ses lèvres ! Nous l'avons écorché tout vif depuis les pieds jusqu'à la tête, et nous avons arraché des râles de son pauvre cœur sur la croix. Mais alors il poussa un cri, le cri effrayant de la mort : « *Consummatum est !* C'est fini ! » Et dans ce cri profond, immense et éternel, toutes les voix qui viennent se fondre, soit qu'elles expriment la joie de l'amitié divine ou la douleur de la pénitence, les chagrins de la vie ou les espérances du ciel, trouvent désormais, pour glorifier Dieu, des sons plus purs et plus beaux.

Ne me demandez pas, m. f., si Dieu se plaît à les entendre. Ne savez vous donc pas, vous répondrai-je avec l'Apôtre, que par la vertu de notre baptême nous sommes en vérité incorporés à Jésus-Christ, et donc, aussi longtemps que nous lui restons unis par la grâce, c'est vraiment lui qui vit en nous ? Qu'est-ce à dire, sinon que toutes les gouttes de nos larmes, de nos prières, de notre sang, toutes les gouttes de notre vie, quand elles sont pleinement chrétiennes, en tombant dans le cœur de Dieu, y rendent le son du Verbe incarné, c'est-à-dire la gloire la plus haute et le plaisir le plus parfait que Dieu puisse tirer de son œuvre ?

In ipso omnia constant : toute la gloire essentielle de Dieu se trouve dans son Verbe éternel et toute sa gloire accidentelle se trouve dans son Verbe incarné.

C'est lui seul qui sait et qui dit tout ce qu'est Dieu et ce qu'il fait, avec une telle plénitude, que ce que nous autres nous en pouvons savoir et dire, nous l'avons tous reçu de lui.

II. — *Le cantique des saints*

Même les saints du ciel !

Un saint, m. f., c'est le chef-d'œuvre de Dieu ; et quand il est placé au ciel dans le cadre qui lui convient, comme il y est mis en pleine valeur, c'est alors qu'il manifeste et par conséquent glorifie l'art souverain qui l'a conçu et réalisé.

Or vous n'ignorez pas non plus ce que dit l'Apôtre S. Paul : c'est qu'on est saint dans la mesure

où l'on ressemble trait pour trait à l'image du Fils de Dieu. J'avais donc bien raison de dire que toute la gloire accidentelle que les saints rendent à Dieu au ciel, ils l'empruntent au Verbe Incarné. Ils sont les rayons du soleil de gloire qu'est Jésus : rayons infiniment divers de couleur, de forme et de taille, car il n'y a pas deux saints qui se ressemblent, non plus, dit l'Ecriture, que deux étoiles au firmament, mais tous manifestent, selon la lumière qu'ils reçoivent du Verbe, quelque chose du Créateur, qu'ils glorifient à leur manière.

De quoi donc et de quelle manière Dieu est-il glorifié au ciel par ses saints ? De ce qu'il est aussi et de ce qu'il a fait, mais de ce qu'il est pour eux et de ce qu'il a fait en eux.

Je parle uniquement de la gloire qu'ils lui rendent ; car ils en reçoivent une meilleure qui constitue précisément leur éternelle félicité. Ne voient-ils pas face à face la gloire essentielle de Dieu et dans la lumière du Verbe toute sa gloire accidentelle ? Mais cette gloire qu'ils reçoivent de Dieu en partage, ils la gardent, ils ne la rendent pas ; car c'est leur part de paradis en échange et à la mesure de la petite gloire personnelle que leur sainte vie rend à Dieu pendant toute l'éternité.

Ils ne glorifient pas à proprement parler ni son être, ni ses attributs essentiels, mais bien les rayons glorieux qui regardent de notre côté. Je dis « qui nous regardent, » car si ces êtres sont des saints, c'est parce que — la Sainte Vierge la première l'a chanté ici-bas et tous les saints le font au ciel — c'est uniquement parce que Dieu les a regardés avec prédilection : « *Quia respexit Dominus.* »

Or un triple regard de Dieu fixant éternellement le visage de ses saints y allume trois rayons de gloire qu'il renvoient à Dieu éternellement. Ils ne cessent de glorifier en Dieu

son amour d'abord qui les prédestina,

sa puissance qui les sanctifia,

sa justice enfin qui les glorifie.

De même ils n'ont pas l'ambition trop vaste de représenter toute son œuvre ; mais ils manifestent pour leur part :

la souveraine liberté avec laquelle le bon Dieu leur a distribué tous ses dons,

et l'admirable sagesse avec laquelle la Providence a ordonné toute leur vie et fixé leur place dans le ciel.

Voilà — si j'ose ainsi parler — la matière de la louange de tous les saints au paradis.

En voici la forme, à présent. Ces paroles admirables qui racontent éternellement la gloire de Dieu dans ses saints et qu'ils empruntent à son Verbe, les saints ne les disent pas, ils les chantent. C'est sous la forme d'un cantique que leur louange veut s'exprimer.

C'est un fait du moins qu'elle s'exprime ainsi. Rien n'est plus certain d'après l'Ecriture, qui nous parle toujours de ces chants merveilleux que les chœurs des anges et les voix des saints, en répons alternés ou dans un concert inouï, font retentir dans le ciel.

Ne serait-ce, m. f., qu'une manière de parler ? Pour ma part, je ne le crois pas, parce que je crois S. Thomas qui d'un mot profond comme son génie a noté définitivement la portée spécifiquement très inégale du son de la parole et du son chanté.

Le premier, dit-il, convient à l'idée, dont il est l'expression exacte : « *Verba sunt distinctio soni* » : ce que l'on conçoit très distinctement s'exprime par des mots naturellement. Tandis que le son musical, aux contours imprécis, au sentiment indéfini, aux nuances assez vagues, est le signe naturel des conceptions indistinctes, où flotte une ombre de mystère. Que c'est juste et bien dit !

La conclusion est manifeste : Celui-là seul en vérité peut dire la gloire divine, qui la conçoit distinctement et la reflète exactement, et le Verbe, en effet, c'est la parole de Dieu.

Mais comme, même au ciel, Dieu reste à nos yeux voilé dans l'ombre du mystère, il convient à toute créature, non pas de dire la gloire de Dieu — ne la concevant pas très bien, les mots ne lui viendraient pas — mais de la chanter à plein cœur ; car le peu qu'elle en sait exalte son amour, et quand la pression est trop forte, il éclate ; quand le transport de l'âme est trop véhément, elle déborde. Débordant, éclatant dans la voix, c'est le chant, qui n'est précisément, explique S. Thomas, que l'expression sonore d'une âme qui exulte : « *exultatio mentis prorumpens in vocem.* »

Or si le psalmiste inspiré a pu dire : « C'est dans le vase de mes cantiques que je déverserai, Seigneur, les sentiments qu'excite en moi la contemplation de ta vérité. *Confitebor in vasis psalmi veritatem tuam ;* » à combien plus forte raison les anges et les saints, qui la contemplent face à face, doivent-ils remplir le ciel de leurs cantiques sans fin !

* *

Voilà, me semble-t-il, en quoi consiste la gloire de Dieu au ciel. Sur des mots empruntés au Verbe, les anges et les saints, inspirés par l'amour du Saint Esprit lui-même, chantent Dieu éternellement.

Qui nous empêche, m. f., d'unir désormais notre faible voix aux cantiques du paradis, en menant désormais une vie toute céleste, qui glorifie parfaitement notre Père qui est dans les cieux ?

Les mots ne nous manquent pas. Un seul Maître peut nous les apprendre, il n'y en a pas d'autre au ciel et sur la terre : c'est le Verbe incarné, N.-S. Jésus-Christ, qui les révèle à notre foi.

L'amour ne nous manque pas non plus, car l'Esprit-Saint lui-même répand sa charité dans nos cœurs.

Pour peu que vous sachiez et vouliez unir à une foi bien éclairée un amour passionné pour Dieu, toutes les notes de vos actes auront en vérité une résonnance divine, et votre vie se déroulera comme un perpétuel cantique, que vous continuerez au ciel ; car on est juste sur la terre dans la

mesure où, notre foi étant un pur écho du Verbe et notre amour un souffle inspiré par le St-Esprit, notre vie s'accorde à la voix des anges et des saints.

Vous voulez crier : « Gloire à Dieu » ? Prenez donc aujourd'hui le ton qui vient du ciel. L'ayant pris d'une voix très juste, vous n'aurez plus qu'une chose à faire : le garder éternellement. Ainsi soit-il.

XIV

LE CONCERT DE L'ÉGLISE

In medio Ecclesiæ laudabo te.
C'est au milieu de l'Eglise que je te louerai, Seigneur.
(Ps. xxi, 23).

Mes frères,

C'est au milieu du ciel que les anges et les saints chantent Dieu éternellement sur des mots empruntés au Verbe et sous l'inspiration de l'amour en personne qui est le Saint-Esprit.

Et c'est au milieu de l'Eglise que Dieu veut être loué par tous ceux qui ne sont pas rendus au ciel, parce qu'elle seule possède infailliblement et la connaissance du Verbe Incarné et l'inspiration de son Esprit-Saint.

Ce soir nous allons assister au concert le plus merveilleux, à ce concert immense et perpétuel de notre Eglise chantant le Dieu trois fois saint, non pas, vous le devinez bien, dans l'intention de nous distraire, mais pour y prendre désormais une meilleure part, puisque chacun de nous doit dire avec le psalmiste : « C'est au milieu de ton Eglise que je te louerai, Seigneur. »

Pour que vous puissiez mieux le faire, avec plus d'intelligence et de cœur, laissez-moi vous montrer le rôle providentiel, nécessaire autant qu'inlassable, de la Sainte Eglise catholique dans l'organisation de ce concert vraiment divin :

— Comment elle forme les parties,

— Comment elle constitue l'ensemble ; car il faut que vous le compreniez : c'est dans la mesure où vous obéirez à l'Eglise que vous pourrez, m. f., apprendre votre partie, fondre votre voix dans l'ensemble et offrir ainsi au bon Dieu la louange agréable et belle que le psalmiste réclamait : « *Deo nostro sit jucunda decoraque laudatio,* » d'autant plus belle et agréable qu'étant parfaitement concertée, la louange de son Eglise résonne à l'oreille de Dieu comme le plus harmonieux concert !

I. — *Les parties*

L'Eglise, m. f., chante Dieu à quatre parties.

L'ayant affirmé, je cours au devant d'une objection irréfutable que vos connaissances musicales pourraient soulever devant moi : « Si c'est vrai, la louange de l'Eglise ne saurait être parfaite. Il ne faut que trois voix pour un accord parfait ; la quatrième fait dissonance. »

Eh bien ! oui, m. f., vous avez raison. L'accord juste a seulement trois voix au regard de la science autant qu'à l'oreille des artistes. C'est pour cela d'ailleurs que dans la Sainte Eglise la louange parfaite étant celle des justes ne comporte aussi que trois voix : celle des justes qui triomphent au ciel, celle des justes aussi qui souffrent au purgatoire, celle des justes, enfin, qui luttent ici-bas.

Mais dans l'Eglise de la terre il n'y a pas que des justes. Il y a aussi des pécheurs ; et leur voix, en effet, constitue une dissonance — c'est bien le mot — mais qui, loin de troubler l'harmonie de l'ensemble, rend plus sensible, fait désirer, appelle, comme disent les musiciens, la consonance et le repos de l'accord juste et parfait.

Vous allez vous en rendre compte. Mais nous avons parlé dimanche de la voix supérieure, la plus juste et mélodieuse : la voix des saints au paradis. Prêtons l'oreille aux trois dernières ; et pour les mieux entendre, écoutons-les séparément.

1. Il est raconté dans la Sainte Ecriture qu'un jour Nabuchodonosor, irrité de voir quelques Juifs pieux refuser d'adorer sa propre statue, les fit lier et jeter dans une fournaise chauffée à blanc sept fois plus fort qu'à l'ordinaire. Mais voici que l'ange du Seigneur descend aussitôt avec eux. Il souffle sur les flammes comme un vent chargé de rosée. Les trois martyrs n'ont aucun mal ; et tout à coup on les entend au beau milieu de la fournaise chanter Dieu d'une seule voix.

Voilà ce qu'on verrait et ce qu'on entendrait, m. f., si Dieu daignait pour un instant nous entr'ouvrir *le purgatoire*. Quelle fournaise de feu ! Et au milieu de la fournaise, des âmes justes, des enfants de Dieu.

Parmi eux voyez-vous cet ange ? Il a l'air d'un vrai fils des dieux, disait Nabuchodonosor. Je crois bien ! C'est la Sainte Eglise, incarnation vivante du Fils de Dieu, Notre-Seigneur. Et que fait-elle là, je vous le demande, sinon y faire sentir un souffle d'espérance, chargé de ses prières comme de gouttes de rosée ?

Aussi le feu du purgatoire, dans lequel sont plongées ces âmes, bien loin de leur faire du mal, les purifie, les transfigure. Elles brûlent ; mais ces flammes que la justice a dérobées au cœur même de Dieu et qu'attise l'Esprit-Saint de son souffle d'amour, les flammes du purgatoire embrasent toutes ces âmes d'un amour encore plus brûlant pour leur Père qui est dans les cieux.

Et comme le chant, dit justement S. Augustin, est la langue de l'amour : « *Cantare amantis est,* » les enfants de Dieu, dans le purgatoire, reprennent sans fin le cantique des trois enfants dans la fournaise :

« Soyez béni, Seigneur, votre nom est digne de louange. Vous êtes juste en tout ce que vous nous avez fait. Car vos jugements sont équitables... à cause de nos iniquités. Maintenant nous allons vers vous de tout notre cœur... Nous vous craignons et recherchons votre visage... Traitez-nous selon votre miséricorde et glorifiez votre nom !... Avec nous, œuvres du Seigneur, bénissez-le, louez-le et exaltez-le à jamais ! »

Voilà comment ces âmes justes font retentir le purgatoire d'un immense cantique d'amour.

N'est-ce pas le même qu'au paradis ?

Les paroles, en effet, sont à peu près les mêmes et les voix sont presque aussi justes. Il n'y a guère que le ton qui change. Au ciel le ton est triomphal ; mais ici on chante en mineur. Le ton est plaintif et les voix dolentes Le cantique du purgatoire prend un air de lamentation, mais assurée comme leur foi, mais ardente comme leur espérance, mais tendre et fervente comme un cri d'amour.

2. *Sur terre* le cantique des justes est tout autre.

Par le fait même qu'elle est liée à des organes corporels, l'âme juste ici-bas trouve d'abord d'autres accents pour s'adresser au bon Dieu.

C'est bien le cœur qui se répand sous la poussée du même amour : « *Effundite coram illo corda vestra* » ; mais l'effusion jaillit ici au confluent de deux sources : les sentiments propres à l'âme, d'un ordre purement spirituel : foi, espérance, charité ; et les passions d'ordre sensible : c'est le désir ou l'aversion, c'est le plaisir ou la tristesse, c'est l'espoir ou la crainte, l'audace, la haine ou la colère.

N'allez pas surtout vous imaginer que ces cris pitoyables de la misère humaine ne sauraient émouvoir le cœur d'un Dieu pur esprit. Ignorez-vous donc que le Dieu fait homme a pris sur lui toutes nos misères, hors le péché, et qu'en s'exprimant par ses lèvres toutes nos passions prennent un accent divin ? Mais c'est de lui qu'il faut apprendre le sens divin des passions, pour le prononcer comme il faut. Ne le demandez pas à ces pauvres petits esprits qui rapetissent la passion à leur taille, la prostituent dans toutes les fanges. Venez voir ce mot-là écrit en lettres de sang sur la croix. Comme il brille et comme il est beau ! De quelle charité il rayonne ! Quelle que soit la passion qui vous anime, m. f., du moment que pour l'exprimer vous empruntez encore son accent au Verbe incarné, le cri qui en jaillira traversera le cœur de Dieu.

Mais n'espérez pas cependant que votre cantique, âmes justes, soit d'une perfection achevée. La perfection n'est pas sur terre. Vous n'êtes pas rendues au bout. Votre voix n'a donc pas atteint toute son ampleur d'abord, ni surtout sa stabilité. Vous marchez vers le ciel, et votre voix aussi. Elle est en mouvement : elle mue ! c'est vraiment le cas de le dire. Le chant des justes sur la terre est celui de voix qui se forment, qui ne sont pas faites, qui cherchent leur vrai diapason.

Quoi d'étonnant si leur cantique est entrecoupé de fausses notes, qui sont leurs fautes de tous les jours ; si les silences sont nombreux, qui sont nos oublis trop fréquents ; si la mesure — la loi divine — n'est pas toujours, hélas ! rigoureusement observée !

Mais on ne demande pas, ni Dieu non plus, à des enfants la maîtrise d'un art dans lequel ils s'exercent. Et les justes ici-bas ne sont que de petits enfants, dit S. Pierre. Autant dire que leur cantique est plutôt à la vérité un simple gazouillement d'enfants.

Ils ne savent pas trop ce qu'ils disent, car ils sont bien loin de comprendre tout le sens des mots qu'ils ont appris du Verbe et qu'ils répètent en chantant. Et ils chantent tant bien que mal. Mais s'ils n'ont aucune prétention, s'ils gardent leur simplicité, ah ! combien leur gazouillement, si plein de grâce, est gracieux à l'oreille de leur Père ! Et le bon Dieu ravi, se penchant pour les écouter, trouve sa gloire à les entendre pousser leurs petits cris d'amour.

3. Mais ce qui doit évidemment blesser une oreille divine, c'est le hurlement du *péché mortel*. Ah ! quelle horrible dissonance ! Une volonté qui refuse de s'accorder à celle de Dieu ! Un vouloir qui brise la mesure ! Non seulement c'est une fausse note, qui est fausse gravement, mais la voix qui la jette d'un coup de gosier prétentieux, menace de faire détonner les autres et de troubler tout le concert.

Rassurez-vous, m. f., S. Augustin vous avertit que Dieu n'eût pas permis le mal s'il n'avait pas eu la puissance d'en tirer un bien excellent. Et depuis quand la dissonance s'oppose-t-elle à l'harmonie ? Au contraire, le compositeur en tire des effets ravissants. Soyez bien persuadés que si Dieu permet le péché, si même, comme il l'a dit, le scandale ici-bas est une nécessité, c'est que l'artiste divin, en mêlant le blasphème aux voix de la louange, a rendu plus harmonieux l'immense concert de ce monde glorifiant son Créateur.

Mais je reconnais que cette dissonance appelle l'accord parfait. Et par quels efforts, en effet, par quels exemples et quelles prières les âmes vraiment justes appellent et tâchent d'entraîner les pécheurs à la pénitence ! Avec quelle tendresse et quelle autorité la Sainte Eglise les appelle surtout à la veille de Pâques ! Avec quelle clameur — c'est le mot de l'Apôtre — Jésus les appelle sur sa croix par les lèvres de toutes ses plaies !

O pécheurs, mes frères bien-aimés, pourrez-vous résister plus longtemps à tous ces appels de la grâce ?

Hâtez-vous de changer le ton de votre vie. Convertissez-vous au plus tôt. Quand votre voix sonnera juste, quand ce sera l'accord parfait, quelle joie sur la terre et même dans le ciel, et jusque dans le cœur de Dieu, qui, reconnaissant enfin dans votre voix celle d'un enfant, trouvera sa gloire à vous pardonner, à vous ouvrir ses bras et à vous presser sur son cœur, répétant à qui veut l'entendre comme il est dit dans l'Evangile : « Mon fils était mort, il revit ; il était perdu, je l'ai retrouvé. C'est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances ; écoutez-le chanter à Pâques ma patience, ma miséricorde, mon amour et mon Christ. Ecoutez-le. »

Si maintenant vous voulez savoir le *rôle de l'Eglise*, dans la mise au point de chaque partie, pesez bien, je vous prie, les trois mots de cette réponse, que je n'ai pas le temps de vous développer ; car ces trois mots-là sont immenses, étant aux dimensions exactes de l'Eglise :

1o) elle souffle les mots, 2o) elle forme les voix, 3o) enfin elle apprend à chanter.

Elle *souffle les mots* par son enseignement : les mots qu'il faut dire nécessairement, elle prend même soin de les définir par le Pape et par ses Conciles ; quant aux mots plus courants dont on peut se servir dans la louange divine, elle nous les apprend par l'enseignement ordinaire de ses maîtres et de ses pasteurs.

Tous ces mots qu'on doit emprunter au Verbe, en effet, quelle certitude aurions nous qu'ils viennent bien de lui, si son Eglise infaillible ne nous en donnait l'assurance ?

Allez jusqu'au bout de ce raisonnement, m. f., et gardez-vous pour louer Dieu de lui dire des mots dont l'accord n'est pas manifeste avec l'enseignement de l'Eglise ; puisque notre voix ne saurait plaire à Dieu que si elle possède le timbre et l'accent du Verbe incarné.

C'est l'Eglise qui *forme nos voix* et les rend agréables à Dieu, parce qu'elle les remplit de grâce par ses sacrements, ses prières et ses sacrifices. D'où vient la valeur de nos actes, sinon des mérites de N.-S. Jésus Christ ? Mais c'est à son Eglise qu'il en a confié le dépôt. C'est donc à elle qu'il appartient d'assurer à notre âme une formation vraiment chrétienne, et dès lors à toute notre vie la forme qui plaira à Dieu.

C'est elle enfin qui nous apprend à *moduler parfaitement* toutes nos louanges au Seigneur. C'est par des gestes et des formules que vous allez les exprimer ? Cherchez-en le parfait modèle dans la liturgie de l'Eglise. Ah ! qu'une âme est bien inspirée, quand elle se sert pour louer Dieu des attitudes et des oraisons liturgiques, au lieu d'aller les demander à n'importe quel petit livre, fût-il de l'auteur le plus spirituel, fût-il même écrit par un saint ! Aucun saint en particulier ne sait louer Dieu comme son Eglise ; aucun n'est jamais inspiré pour les autres.

Seule la louange de l'Eglise Romaine est proprement catholique et convient à toutes les âmes de tous les lieux, de tous les temps.

C'est donc dans la mesure où l'on sent avec son Eglise qu'on peut offrir à Dieu une louange parfaite, qu'on peut tenir avec honneur sa partie dans le beau concert.

II. — *L'ensemble*

Si nécessaire que soit normalement l'Eglise pour nous apprendre notre partie, son rôle est autrement puissant, souverain, essentiel, quand il s'agit de l'ensemble. Ici tout est son œuvre exclusivement.

Elle seule a mission, en effet, de grouper toutes les voix d'abord, puis de diriger jusqu'au bout l'exécution de cette louange, concertée par elle harmonieusement.

1. *Assembler les voix* des enfants de Dieu, ce n'est pas seulement son devoir, c'est sa raison d'être : elle n'est faite que pour cela.

N'est-elle pas — son nom le dit — une assemblée, donc un ensemble ? mais un ensemble harmonieux, non la foule qui crie dans une foire ; un ensemble où chacune des voix chante à la place qui lui convient et, pour peu qu'elle reste à sa place, concourt à l'harmonie et à la beauté de l'ensemble.

Hélas ! trois fois hélas ! cette condition élémentaire est bien celle qui nous coûte le plus. Qui sait en ce bas monde et même dans l'Eglise rester à sa place ? On ferait si bien à la place d'un autre, surtout si c'est un supérieur ! Et tandis qu'on ruminera ce qu'on ferait bien à sa place, on oublie de faire ou l'on fait mal ce qu'on devrait faire à la nôtre.

Si l'on y reste, un sot orgueil nous pousse à enfler la voix, pour qu'elle domine, ou à la traîner pour qu'on la remarque, ne fût-ce que le temps d'un soupir !

Qui dira, m. f., — mais l'expérience, mais la raison, mais la foi ne cessent de le dire — combien pour assurer l'harmonie de l'ensemble il faut
d'autorité chez ceux qui dirigent,
et d'humilité chez ceux qui exécutent ?

Toute l'Eglise est dans ces deux mots ! A proportion que l'autorité cède et que l'humilité manque, l'équilibre des voix étant mal assuré, la louange divine ne peut être parfaite.

Et puisque je m'adresse ici non pas aux chefs, mais aux sujets, ah ! je vous en conjure, ayez avant tout un culte souverain de l'autorité de l'Eglise et de ses pasteurs officiels, sans lesquels votre voix, si juste soit-elle, ne tardera pas à se fausser, et le souci également vif de fondre votre voix dans l'assemblée des fidèles. Fuyez comme la peste la singularité dans toutes les manifestations de votre religieuse ferveur. N'ambitionnez pas, ayez peur de vous imposer comme solistes dans les œuvres créées à la gloire de Dieu. Attendez qu'on vous le demande pour croire et espérer que Dieu vous fasse la grâce de n'y pas trop détonner et de chanter à peu près juste.

C'est par l'autorité des chefs et l'humilité des sujets que l'Eglise, assemblant toutes les voix de ses enfants, en tire la louange parfaite !

2. Encore faut-il qu'elle en *dirige l'exécution* jusqu'au bout. Voici comment elle le fait.

Tout d'abord elle donne le ton par son culte officiel, qu'elle nous impose justement.

Que penser donc de ces bonnes âmes qui vous avouent ingénuement prier beaucoup mieux à la messe basse qu'à la grand'messe, que toutes ces belles cérémonies leur causent beaucoup de distractions, qu'elles parlent beaucoup mieux à Dieu quand elles sont seules dans l'église, que dans l'assemblée des fidèles ? Le moins qu'on puisse en dire évidemment, m. f., c'est que ces personnes dévotes n'ont pas plus d'oreille que de goût.

Si elles avaient un peu d'oreille, elles seraient avides d'entendre le ton de l'Eglise en prières, pour bien prier sur ce ton-là !

Si elles avaient le moindre goût — ce goût de la foi dont je parle — elles sentiraient — c'est bien le mot — que la louange la plus parfaite n'est pas celle qui leur plaît le mieux, mais qui

plaît à Dieu davantage, puisque c'est à lui qu'elle s'adresse. Or la prière qu'il agrée, c'est celle de plusieurs à la fois, comme il est dit dans l'Evangile, celle qu'on fait au nom de Jésus, comme le fait toujours son Eglise ; la louange qui le glorifie de la plus belle de ses œuvres, et le chef-d'œuvre de sa grâce, c'est précisément l'assemblée des fidèles le chantant d'une seule voix : sa Sainte Eglise catholique.

Voilà sur quel ton il faut chanter Dieu. Louez-le et bénissez-le, adorez-le et priez le en qualité d'époux, de père, de commerçant, de citoyen. Mais le plus beau titre de votre louange à être agréée du Seigneur, c'est quand vous l'offrez en tant qu'enfant de son Eglise, et quand l'êtes-vous plus manifestement qu'en prenant part publiquement aux cérémonies de son culte ?

C'est elle qui donne le ton et aussi la mesure, car elle règle tous les mouvements de la louange parfaite selon les heures du jour et les temps de l'année.

Quand on a le sens catholique, et donc le vrai sens de l'honneur divin, on sait cela et l'on suit pas à pas, dans son culte privé, tous les mouvements de la liturgie. C'est en même temps qu'elle et même par sa voix qu'on pleure, qu'on espère et qu'on se réjouit.

* *

Efforcez-vous, nous dit l'Apôtre, de sentir en vous-mêmes ce que ressentait Jésus-Christ. L'effort est facile et le succès certain quand on partage les sentiments de notre mère, la Sainte Eglise, et quand on les partage à la perfection, on les exprime à sa manière, qui est aussi la plus parfaite.

Pour tout dire d'un mot juste et profond, l'édifice d'une piété vraiment catholique est bâti sur le plan de toutes nos églises. Dans la grande nef du chœur on ne voit que deux choses : la chaire et le maître-autel : l'enseignement officiel et l'office paroissial ; tandis que les chapelles de toutes les confréries occupent uniquement les bas-côtés de notre cœur !

Sentire cum Ecclesia : avoir le sens de l'Eglise. Tout est là ! C'est là qu'est le secret de la louange idéale, de l'accord parfait de nos cœurs ici-bas, de notre accord avec le ciel, de notre accord avec Jésus, et donc le secret de ce concert divin où nous devons tenir notre partie si justement et pleinement qu'elle puisse résonner un jour en échos d'éternel bonheur. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION

A des jeunes gens d'un collège

VERTUS DONT MARIE NOUS OFFRE LE MODÈLE DANS CETTE FÊTE

Mes chers enfants,

Trois fleurs de vertu, trois fleurs les plus aimables et les plus suaves, voilà ce que nous trouvons dans la conduite de la Sainte Vierge en cette fête de l'Annonciation. Ces trois fleurs, vous le devinez déjà, sont la violette de l'humilité, le lis de la pureté, la rose de l'obéissance, et c'est à vous en faire apprécier, goûter, aimer l'arome et la beauté, que je consacre cette courte instruction.

I

La violette de l'humilité, oh ! comme elle a été chère à Marie ! Avec quel soin cette divine Mère l'a cultivée, développée dans le jardin fermé de son cœur ! Avec quelle vigilance elle l'a préservée de tout souffle qui aurait pu la flétrir !

La vraie humilité redoute, fuit les louanges humaines. Voyez Marie : elle est troublée même par les louanges qui lui viennent du ciel ; les paroles élogieuses de l'ange la déconcertent. Loin de s'en réjouir, loin de s'y complaire, elle se demande avec inquiétude comment un tel langage peut lui être tenu à elle de condition si modeste, si pauvre, à elle la dernière des filles d'Israël.

La vraie humilité s'abaisse et sait se faire petite, même au sein des grandeurs. Eh bien ! quelle est l'attitude de Marie, lorsque le messager céleste lui a dévoilé la merveilleuse économie du mystère qu'il vient lui proposer ? Elle s'anéantit dans un profond sentiment de sa bassesse. Malgré la suprême excellence de la dignité dont elle va être investie, elle ne s'élève pas à ses propres yeux, elle ne s'exalte pas, elle ne dit pas : « Je suis l'élue de Dieu, la future Mère de Dieu, la Reine du ciel et de la terre, » mais elle dit : « Je suis la servante du Seigneur ! » Oh ! quel parfait modèle d'humilité !

Etre humble sans mérite, c'est une nécessité ; être humble avec quelque mérite, c'est une vertu déjà appréciable ; mais être humble dans la possession de tous les mérites, être humble dans le plus haut degré d'élévation, c'est un héroïsme incomparable, et c'est là l'humilité de Marie.

II

Mais le lis de la pureté n'a-t-il pas été aussi l'objet de sa sollicitude et de sa plus tendre prédilection ? Le nom de Marie n'est-il pas par excellence le nom doux à l'oreille, agréable au cœur, parce que, comme le lis, il évoque, aussitôt que prononcé, l'idée de blancheur immaculée, de rayonnement virginal, de grâce jamais ternie ?

Dès l'âge de trois ans, poussée par une inspiration surnaturelle, ravissante enfant, elle a fait le vœu de chasteté, et depuis, de quelles scrupuleuses délicatesses elle entoure l'aimable vertu ! En effet, dans quel endroit l'ange la trouve-t-il ? Dans la calme et paisible solitude de son appartement. A quoi y est-elle occupée ? La tradition la représente humblement prosternée devant Dieu : c'est que la prière et la vigilance sont les deux gardiennes de la chasteté.

Mais voici que, de la part du Très Haut, lui est transmise l'offre la plus magnifique qui se puisse concevoir : celle de devenir la Mère de Dieu. Que fait Marie ? Quelque séduisante que soit cette

offre, elle ne se hâte pas de l'accepter. Une difficulté se présente à son esprit : elle réfléchit qu'elle a voué pour toujours sa virginité au Seigneur. Or elle veut par dessus tout être fidèle à sa promesse. Aussi ne donne-t-elle son consentement que lorsqu'elle a reçu l'assurance formelle que son intégrité virginale ne souffrira pas la moindre atteinte, de sorte que des docteurs de l'Eglise ne craindront pas de dire qu'elle aurait sacrifié la dignité de Mère de Dieu à l'honneur de la virginité, si ces deux gloires n'avaient pas pu aller ensemble.

Quelle estime, quel amour pour la pureté, fleur des mœurs, gloire de notre nature, principe de la béatitude céleste !

III

Enfin il y a la rose de l'obéissance, de l'obéissance faite d'amour et de sacrifice, dispositions que symbolisent si bien les couleurs tendres et rouges de cette fleur. Marie a encore excellemment pratiqué cette vertu dans ce mystère, comme, au reste, dans toute sa vie.

La première Eve avait perdu le monde par sa désobéissance ; il convenait que la nouvelle Eve débutât dans sa participation à l'œuvre de la Rédemption par un acte d'obéissance et de soumission. « *Ecce ancilla!* » voilà la parole qui sort plus encore de son cœur que de sa bouche, et par cette parole elle veut exprimer qu'elle se livre humblement, tout entière, sans réserve, à l'accomplissement de la volonté de son Seigneur et Maître. C'est ainsi que dans les profondeurs de l'éternité, lorsqu'avait été décidé le mystère de l'Incarnation, le Verbe avait fait l'oblation de lui-même, et il s'était exprimé dans des termes analogues : « *Ecce venio.* » C'est la formule de l'obéissance héroïque.

Héroïque, oui, l'obéissance de Marie le fut, toute proportion gardée, comme l'oblation du Verbe. Car, de même que le Verbe connaissait l'abîme d'humiliation et les souffrances cruelles auxquelles il se condamnait, ce qui ne le détourna pas de son sacrifice, ainsi Marie voyait, par un rayon de lumière venu d'en-haut, que la Mère du Dieu fait homme aurait le cœur percé d'un glaive de douleur, qui ne cesserait pas un seul instant de lui faire sentir son atteinte.

Elle savait donc qu'en donnant à ce mystère l'adhésion de sa volonté, elle recevrait autre chose qu'un honneur, elle savait qu'elle se vouait à une douleur immense. Néanmoins elle n'hésite pas : elle embrasse avec amour sa glorieuse, mais non moins douloureuse destinée ; ce que Dieu veut, elle le veut, et elle exprime son acquiescement par ces mots, qui trouvent écho dans les âmes à travers tous les siècles : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole ! »

* *

Mes chers enfants, telles sont les vertus de Marie dans l'Annonciation.

Cueillez ces fleurs dans cet aimable parterre, dans ce vrai jardin de délices ; cueillez-y ces violettes, ces lis, ces roses ; formez en un bouquet de suave odeur, qui sera aussi un plaisir pour les yeux de l'esprit. Et puisque, dans quelques instants, vous allez recevoir Jésus dans le tabernacle de votre âme, faites-lui fête en le lui offrant. Il l'agréera, parce que tout ce qui lui rappelle sa Mère le réjouit.

Mais priez le en même temps de faire croître ces fleurs mystiques dans le jardin de votre cœur, par la vertu divine de son corps et de son sang ; priez-le de vous rendre les fidèles imitateurs, les vrais enfants de Celle que nous honorons aujourd'hui ; et alors vous retracerez parmi nous une image, sans doute quelque peu affaiblie, mais pourtant aimable, des angéliques adolescents qui s'appelèrent Berchmans, Stanislas Kostka, Louis de Gonzague, et alors vous serez aussi l'édification de cette maison, de cette paroisse, l'espérance de l'Eglise. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS

LES SOUFFRANCES DE MARIE, LEUR VALEUR SURNATURELLE ET LEURS CAUSES

Mes frères,

Combien elle est touchante, la fête que nous célébrons en ce jour ! De quels sentiments de compassion et de pitié nos cœurs ne doivent-ils pas être émus ! Si jamais spectacle d'une affliction humaine a été capable d'attendrir les âmes, n'est-ce pas la vue de celle que l'Eglise propose aujourd'hui à nos méditations ?

Oui, en présence de ces souffrances qui dépassent tout ce que nous pouvons concevoir, nous devrions nous écrier, comme le fait la sainte liturgie dans une de ses hymnes : « Que nos yeux versent des larmes amères, qu'au fond de nos cœurs retentissent des accents de deuil. O mon cœur, tu surpasses l'airain en dureté, si par tes gémissements tu n'effaces pas ton crime, » cause de tant de douleurs. Pour tâcher donc d'entrer dans ces sentiments, considérons quelle est celle qui souffre, ce qu'elle souffre, comment elle souffre et pourquoi elle souffre.

I

Quelle est celle qui souffre ? C'est Marie, l'élue de Dieu, la privilégiée de son cœur, celle en qui il a, pour ainsi dire, épuisé les trésors de sa bonté pour la créer toute belle, celle qu'il a élevée à la dignité inouïe, à l'honneur incomparable d'être la Mère de Dieu.

Celle qui souffre, c'est Marie, la Mère de notre divin Rédempteur, qui a donné à Jésus ce que les mères ordinaires donnent à leurs enfants : car c'est de sa chair virginale que s'est formé le corps de Jésus, c'est de son sang que lui vient le sang qui coule dans ses veines, c'est à la flamme de sa vie que s'est allumée la flamme de sa propre vie.

Celle qui souffre, c'est Marie, la créature qui

donna ici-bas l'exemple de toutes les vertus, humble, pauvre, modeste, en qui l'humanité s'est relevée de la déchéance dans laquelle elle gémissait depuis le péché de nos premiers parents et a retrouvé les privilèges dont elle s'était si tristement dépouillée.

Celle qui souffre, c'est Marie, la Vierge trois fois sainte, dont la physionomie séduira les hommes qui, à travers tous les âges, dans tous les lieux et dans toutes conditions, l'honoreront d'un culte spécial et, animés envers elle d'une confiance sans bornes, ne se lasseront pas de lui prodiguer les témoignages des sentiments de leur cœur.

Enfin celle qui souffre, c'est Marie, la Mère des hommes : elle nous a été donnée pour telle par son divin Fils du haut de la croix et elle a réellement pris pour nous les sentiments d'une mère, et quelle mère ! Une mère selon la chair peut-elle oublier son enfant ? Non. Eh bien ! quand même elle en viendrait à l'oublier, Marie ne nous oublierait pas.

Voilà quelle est celle qui souffre. Or s'il arrive, dans les événements humains, que la haute situation, les qualités ou les vertus éminentes de celui qui souffre rendent ses souffrances plus sympathiques, que ne doit-il pas en être des douleurs de Marie, la plus glorieuse, la plus parfaite des créatures ? Comment surtout n'être point touché des souffrances d'une telle Mère ?

II

Mais voyons ce qu'elle souffre. Ici, il est vrai, point de blessures corporelles, point de sang versé. Cependant il y a martyre : aussi l'Eglise nous fait elle invoquer Marie sous le nom de Reine des Martyrs. Il est vrai que ce martyre se passe dans le cœur, mais pour être simplement moral, il n'en est pas moins cruel.

Les souffrances de Marie se mesurent à l'amour qu'elle a pour son Fils. Par conséquent, de même que cet amour dépasse toute idée humaine, de même ces souffrances dépassent tout ce que nous pouvons imaginer.

Ces souffrances se mesurent encore à la délicatesse de la nature qu'elle avait reçue. En prévision du mystère par lequel le Verbe devait prendre en elle la nature humaine, Dieu l'avait douée d'une organisation parfaite, d'une sensibilité exquise. Ces qualités se changent maintenant en source de souffrances plus vives, d'indicibles douleurs.

Ce qui ajoute particulièrement à leur intensité, c'est d'être continues : elles ne durent pas seulement quelques instants ou même quelques jours, comme par exemple la douleur d'Abraham sur le point d'immoler son fils Isaac. Non, elles assaillent, elles tourmentent constamment l'âme de Marie. Les jours succèdent aux jours, les années aux années, et le cœur de Marie est toujours sous le pressoir de la douleur, depuis la prophétie de Siméon jusqu'au drame du Calvaire.

Dieu soulageait les martyrs au milieu de leurs souffrances : pendant que leur corps était torturé, il remplissait leur âme de délices. Mais à Marie il laisse boire la coupe de douleur jusqu'à la lie, sans lui apporter le moindre soulagement, de sorte qu'elle, qui est unique dans sa beauté, unique dans sa perfection, unique dans sa gloire, l'est réellement aussi dans ses douleurs : car ses douleurs ont été grandes comme la mer, dont elles ont égalé l'immensité, la profondeur et l'amertume.

III

Or comment les a-t-elles supportées ? Si vous examinez les Sept Douleurs de sa vie que l'Eglise nous fait particulièrement honorer aujourd'hui, voyez quel modèle de patience, de résignation, d'acquiescement à la volonté de Dieu elle nous offre !

Lui est-il annoncé qu'un glaive de douleur transpercera son âme ? Elle reçoit en silence la terrible prophétie ; dès cette première épreuve, elle adore et accepte la volonté de Dieu. L'ange apporte-t-il de la part de Dieu l'ordre de fuir en Egypte ? Quoiqu'elle souffre à la pensée des fatigues dont ce voyage sera la cause pour son petit enfant, et de la misère qui l'attend dans ce pays idolâtre, elle obéit docilement. Jésus, par une disposition de sa volonté divine, reste-t-il éloigné de ses parents pendant trois jours ? Elle est en proie aux plus vives appréhensions, séparée de cet enfant qui fait la vie de son âme, mais lorsqu'elle le retrouve, elle ne laisse échapper qu'une parole, où se peignent seulement son amour et l'inquiétude qu'elle a ressentie.

Voici maintenant le drame de la Passion qui se déroule. Elle rencontre son divin Fils sur le chemin du Calvaire, succombant sous les mauvais traitements ; cette vue brise son cœur, mais son âme conserve toujours la même résignation. Puis elle le voit suspendu à la croix, souffrant d'indicibles douleurs qu'elle ne peut soulager, et elle reste là, quoiqu'il semble que le sentiment maternel dût lui faire une impérieuse nécessité de s'éloigner ; elle reste ferme, inébranlable, au milieu des flots pressés de la douleur, qui l'accablent sans l'abattre : *Stabat Mater dolorosa.*

La voilà ensuite tenant sur ses genoux le cadavre de la sainte Victime, qu'elle considère couvert de plaies, défiguré, conservant à peine une apparence humaine ; elle accepte, elle offre au ciel ces déchirements de son cœur, cette amertume de son âme. Enfin, sacrifice suprême, il lui faut se séparer de la dépouille mortelle de son cher Fils, qui va être confiée au tombeau ; elle redit en elle-même le *Fiat* de l'acquiescement parfait à la volonté de Dieu, qu'elle avait déjà prononcé au jour de l'Annonciation.

IV

Et pourquoi souffre-t-elle ? Nous ne devons pas chercher à expliquer la douleur de Marie par les mêmes raisons que celle des autres hommes. Chez les autres hommes, la douleur est une grâce du bon Dieu pour les détacher des choses de la terre, quand leur cœur en est trop épris, et pour tour-

ner leurs regards vers le ciel ; ou bien elle intervient dans leur vie comme le juste châtiment du péché, ayant pour mission de venger la justice divine. Mais nous savons que la Sainte Vierge ne fut jamais souillée d'aucune faute, nous savons qu'elle n'eut d'amour que pour les biens célestes ; par conséquent, elle ne pouvait être soumise aux atteintes de la douleur pour aucune de ces deux raisons.

Pourquoi donc souffre t-elle ? Sans doute, c'est parce qu'elle doit être le chef-d'œuvre de la sainteté et que la douleur en est l'élément indispensable ici-bas ; sans doute encore, c'est parce qu'elle doit être l'image la plus ressemblante du Sauveur, dont la vie n'a été qu'une croix et qu'un martyre continuels. Oui, mais si elle souffre, c'est aussi pour nous, pour notre salut.

Fille d'Eve, sortie de la même origine que nous, elle a été touchée de notre infortune ; elle a vu les hommes devenus les ennemis de Dieu, privés des biens que sa bonté paternelle leur destinait ; elle les a vus enlacés dans les liens du péché, tombés sous la domination tyrannique du démon ; elle les a vus mener ici-bas une vie misérable et condamnés à être éternellement malheureux.

Alors. par intérêt pour nous, par attachement pour nous, elle qui avait été associée au début de l'œuvre de la Rédemption, en donnant la vie mortelle à l'Homme-Dieu, a voulu être associée à cette œuvre jusqu'au bout, en unissant son immolation à celle de Jésus.

Alors nous voyons cet holocauste saint offert sur deux autels, non seulement sur la croix, mais aussi dans le cœur de Marie, holocauste présenté à Dieu le Père, non seulement par le Fils, mais aussi par la Mère, qui donnent le premier le sang de ses veines, la seconde les cruelles souffrances de son cœur. Voilà le motif pour lequel Marie souffre : c'est le même que celui qui fit mourir son divin Fils.

* *

« *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris,* » m'écrierai-je en terminant, avec l'auteur de l'Ecclésiastique. « N'oubliez pas les gémissements de votre Mère. » Ils retentissent si profondément dans le cœur d'un fils bien né, les gémissements d'une mère ! Que sera-ce si cette mère est Marie, la Mère la plus tendre, la plus dévouée ! Que sera-ce si elle a pris sur elle des douleurs si cruelles que, au dire de S. Bernardin de Sienne, si elles étaient partagées entre tous les hommes, elles suffiraient encore pour les faire mourir tous ? Que sera-ce si elle s'est offerte en victime, quoiqu'elle entrevît dans l'avenir des temps, comme son divin Fils, l'ingratitude des hommes ou leur peu de soin à profiter de son sacrifice !

N'oublions donc pas, m. f., les gémissements de notre Mère : payons-la de retour par notre compassion et notre reconnaissance, mais une compassion et une reconnaissance qui ne soient pas stériles et qui se manifestent surtout par une vive horreur du péché et un véritable redoublement d'amour pour Jésus crucifié : *Sancta Mater, istud agas. Crucifixi fige plagas cordi meo valide.* Enfin, supplions-la instamment de nous appliquer ici-bas les fruits de ses souffrances si intenses, si continues, supportées avec tant d'héroïsme, afin que nous évitions les flammes éternelles et que nous méritions d'être défendus par elle, au jour du jugement : *Flammis ne urar succensus, per te, Virgo, sim defensus in die Judicii. Amen.*

CARÊME SUR L'HUMANITÉ DU CHRIST

XII

LA DOCTRINE DE JÉSUS

Mes frères,

Le sujet que nous allons traiter aujourd'hui ne pouvait être omis ; il nous met en face d'un problème qui a besoin d'une solution. En effet, si nous avons vu jusqu'ici le Christ penché sur la souffrance et la misère humaine, si nous avons pu conclure à la grande bonté de son âme, à la profonde amitié de son cœur, ne sommes-nous pas tentés de l'accuser par contre d'être dur et inhumain dans les exigences de sa morale ?

Nous rappellerons tout à l'heure quelques-unes de ces paroles où Jésus exprime la fermeté de sa doctrine. Contentons-nous de celle-ci pour l'instant : « Le royaume des cieux souffre violence et ce sont les violents qui l'emportent. » (Math., XI, 12).

Ainsi, tandis qu'il semble vouloir alléger le poids de la souffrance humaine par ses miracles, par ses guérisons, par ses consolations, il impose à nos âmes faibles le joug d'une loi sévère. Lui qui accuse les pharisiens de faire peser sur les autres des fardeaux intolérables, nous propose une morale rigoureuse. A ce moment, certains esprits se révoltent, d'autres s'étonnent ; Jésus serait-il inconséquent avec lui-même ? Cesserait-il d'être humain ?

Le problème devait être posé ; voilà qui est fait. Nous l'aurons résolu si nous montrons d'abord que la doctrine de Jésus est profondément humaine par son esprit, qui est un esprit de famille, et par ses bienfaits sociaux, que sa morale n'est pas tellement exigeante, quoi qu'il y paraisse, et reste dans les limites d'une sagesse éclairée, enfin que l'espérance du ciel, le secours de la grâce, le pardon du péché aident beaucoup à porter « ce joug suave et ce fardeau léger. »

I. — *La doctrine de Jésus et l'esprit de famille*

Il est des âmes qui ne veulent voir dans la religion du Christ qu'un ensemble de commandements et surtout de prohibitions, en sorte qu'elles font à la religion et à l'Eglise une réputation de gêneuses dont il faut au plus vite se débarrasser.

La réalité est tout autre : la morale n'est qu'une partie de la religion, et encore n'est-elle qu'une conséquence et une conclusion ; S. Paul le donnait à entendre quand il disait : « Celui qui court dans le stade se soumet à une discipline rigoureuse s'il veut obtenir le premier prix. » (I Cor., IX, 27). Celui qui veut conquérir la fortune, se condamne de ce fait au travail, à la fatigue, à l'économie. Celui qui veut suivre le Christ, profiter de ses grâces, parta-

ger sa victoire, doit aussi se soumettre à une discipline qui a nom : la morale chrétienne.

Quel est donc l'idéal proposé par le Christ à ses fidèles disciples ? D'avance, nous devons nous douter qu'il est d'autant plus élevé que la discipline qu'il exige est plus sévère. Mais nous allons voir surtout combien cet idéal est humain, combien il est fait pour toucher notre cœur et mérite toutes nos sympathies.

Tandis que les Juifs avaient le culte du Dieu puissant, magnifique dans ses bienfaits et terrible dans ses châtiments, Jésus nous annonce au contraire un Dieu Père, aimant son peuple, le traitant avec tendresse, lui faisant confiance, indulgent à ses misères. Quand il parle de Dieu, Jésus ne connaît guère que deux appellations : « mon Père » et « votre Père. »

Pour nous persuader de la sollicitude paternelle de Dieu à notre égard, Jésus trouve des comparaisons heureuses : « Si quelqu'un d'entre vous demande à son père du pain, lui donnera-t-il une pierre ? S'il demande un poisson, recevra-t-il un serpent ? Et s'il demande un œuf, est-ce un scorpion qu'on lui donnera ? Si donc vous, qui êtes imparfaits, vous savez donner à vos enfants les biens qu'ils vous demandent, combien plus Dieu saura-t-il exaucer ceux qui sollicitent ses bienfaits ? » (Luc, XI, 11-13).

Et encore : « Voyez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent ni n'amassent dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas plus que les oiseaux du ciel ? Considérez les lis des champs et voyez-les grandir ; ils ne travaillent ni ne filent, et pourtant Salomon, dans toute sa gloire, n'est pas mieux vêtu que l'un d'eux. Si Dieu revêt ainsi une plante éphémère qui demain sera jetée au feu, combien davantage s'occupera-t-il de vous ! » (Math., VI, 28). Et sur le point de quitter les siens, Jésus leur dit : « Je n'aurai même pas besoin de prier le Père pour vous, car le Père vous aime. » (Jo. XVI, 27).

Les apôtres ont si bien compris cette doctrine de notre adoption divine qu'ils en font le thème ordinaire de leurs prédications. Ainsi S. Jean : « Voyez de quel amour le Père nous a aimés, au point que nous sommes appelés et que nous sommes en réalité fils de Dieu ! » (I Jo., III, 1). S. Paul : « L'Esprit-Saint rend témoignage à notre esprit que nous sommes fils de Dieu. » Et il ajoute : « Si nous sommes fils de Dieu, nous sommes aussi héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ. » (Rom., VIII, 16-17). S. Pierre, exposant la nature de cette filiation, dit à son tour : « Par Jésus-Christ nous avons été faits participants de la nature divine, » c'est-à-dire de la vie divine (II Petr., I, 4). Enfin S. Paul encore : « Vous n'êtes plus des étrangers ni des hôtes de passage ; vous êtes des citoyens de la cité des saints et des familiers de Dieu. » (Eph., II, 19).

Rappelons encore la parabole de l'enfant prodigue, l'accueil fait à l'enfant qui retrouve sa place au foyer paternel, la tendresse et l'indulgence du père qui commande un festin pour manifester sa joie. Enfin souvenons-nous qu'après s'être fait le frère de notre humanité laborieuse et souffrante, Jésus, du haut de la croix, a demandé à Marie de reporter sur tous les hommes, dont S. Jean était alors comme le représentant, sa tendresse maternelle.

Un père qui est Dieu, un frère aîné qui est le Christ, une mère qui est Marie, une demeure de famille qui est le ciel, voilà ce que Jésus promet et ce qu'il donne à ses disciples. Pouvait-on nous proposer une religion plus humaine, plus attirante et plus douce à nos cœurs ?

II. — *Les bienfaits sociaux de la doctrine du Christ*

Nous sommes obligés d'avouer, en toute loyauté, que les épreuves de la vie nous sont moins pénibles quand, recourant à la foi, nous mettons notre confiance en Dieu notre Père, comme Jésus nous y a invités ; ces vérités consolantes de notre filiation divine sont pour nous une douceur et une force. Mais, pour bien saisir à quel point Jésus a eu le souci du bonheur de l'humanité à travers tous les siècles, il nous faut pousser plus loin notre étude.

L'homme ne peut vivre seul ; il est dépendant des autres, dont il reçoit et à qui il donne, car nul ne peut entièrement se suffire à lui-même ; d'autre part, et pour la même raison, une stricte égalité ne peut exister parmi les hommes, et la variété des occupations, la diversité des facultés intellectuelles amènent nécessairement des conditions différentes. Le bien commun exige et cette inégalité et cette dépendance ; mais d'autre part il faut des lois qui règlent et qui assurent, de façon équitable et solide, la collaboration de ces éléments divers.

Or le Christ nous apporte un code de vie sociale, et le meilleur, dans ces simples mots : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. » Si nous sommes tous fils de Dieu, il en résulte que nous sommes tous frères, que nous appartenons à une même famille ; en conséquence, les lois d'affection, d'entr'aide fraternelle, de soins réciproques qui président aux destinées d'une famille, doivent aussi régler et gouverner nos relations sociales. Mais voyons un peu dans le détail comment la doctrine du Christ est la base de l'ordre, de l'entente, du bonheur et de la prospérité.

Nous souffrons à l'heure actuelle de trois grands maux dans la société : accaparement des richesses dans quelques mains au préjudice de l'activité commerciale, industrielle, agricole ; abus de l'autorité et mépris du bien commun dans beaucoup de chefs ; abandon des devoirs les plus sacrés dans la majorité des sujets ; ce qui amène l'insubordination et une déviation de la conscience, la lutte des classes et la révolte, sinon la guerre civile, l'affaiblissement général de la nation et la menace de guerre extérieure.

Et pourtant Dieu a mis dans le monde assez de place, assez de terre, assez de richesses pour que tout homme y trouve et y gagne sa vie ; mais pour aboutir à ce résultat, il faudrait une entente cordiale, comme celle que nous recommande l'Evangile.

Aux riches il prêche la justice d'abord, devoir qu'ils sont parfois tentés d'oublier, puis la charité : leur superflu doit aller soulager la misère du pauvre ; d'ailleurs qu'ils s'habituent à voir le Christ lui-même dans les malheureux, puisque Jésus a dit : « Tout ce que vous ferez de bien à quelqu'un d'entre les miens, c'est à moi que vous l'aurez fait » et : « C'est moi qui vous donnerai la récompense. » Aux pauvres l'Evangile prêche la résignation : leur pauvreté rend leur esprit plus libre pour songer aux affaires de leur âme, et leur vie plus dure est une source de mérites, un gage de salut. Au lieu de rêver à la révolution, de haïr le riche et de vouloir sa ruine, qu'ils collaborent avec lui loyalement pour en recevoir du travail et par là, grâce à un juste salaire, du pain assuré pour eux et leur famille.

Aux chefs, à ceux qui détiennent le pouvoir, Jésus recommande l'humilité et le dévouement ; ils ne sont pas là pour asservir et exploiter, mais pour servir et se dépenser, se donner, se sacrifier : « Celui qui veut être au-dessus des autres et avant eux, celui-là doit être leur serviteur, comme le Fils de l'homme, qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner son âme en rédemption pour beaucoup. » (Math., xx, 26-28).

Quant aux sujets, à ceux qui obéissent, même si les maîtres ne font pas tout leur devoir et ont quelques imperfections, Jésus recommande la soumission. S'il dénonce les crimes et l'hypocrisie des pharisiens, il exige cependant qu'on leur obéisse : « Tout ce qu'ils vous disent, écoutez-le et faites-le. » (Math., xxiii, 3). La discipline et l'obéissance assurent force et succès aux ordres du chef.

A ceux qui souffrent, Jésus rappelle que la souffrance est méritoire : « Bienheureux ceux qui pleurent... bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice... bienheureux les persécutés... » A ceux qui sont victimes de la méchanceté humaine, il défend la vengeance et prêche le pardon. Quant aux jouisseurs, il leur rappelle la loi du devoir et de la pénitence : « Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur, Seigneur ! qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux qui font la volonté de mon Père » (Math., vii, 21) et : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. » (Luc, xiii, 3-5).

N'est-il pas vrai que si tout homme obéissait à ces sages préceptes, la face du monde changerait ? Et chacun, ayant contribué au bonheur commun de l'humanité, en serait pour sa part l'heureux bénéficiaire. N'est-il pas vrai, une fois de plus, que le Maître qui a enseigné une telle doctrine avait une grande compréhension du cœur humain et un grand souci d'assurer la paix et le bonheur, même temporel, de l'humanité ?

III. — *La morale chrétienne est-elle si exigeante ?*

Mais nous en arrivons au cœur du problème. Nul ne saurait prétendre que le Christ a prêché une morale facile, commode, agréable, sans déformer l'esprit même du christianisme ; c'est vrai. Les paroles de Jésus sont trop claires pour que nous puissions éluder la loi de l'effort, du renoncement, du sacrifice : « Si quelqu'un veut venir après moi, il faut qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et me suive. » (Math., xiv, 24). « Celui qui aime son âme en ce monde, » entendez celui qui entend mener une vie facile, « la perdra, et celui qui hait son âme, » c'est-à-dire qui la gouverne avec une sainte fermeté, « celui-là la sauvera. » (Jo., vii, 25). Et encore : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi... Celui qui ne porte pas sa croix à ma suite n'est pas digne de moi. » (Math., x, 32, 38). Pour finir — car il faut nous borner — « le royaume des cieux souffre violence et ce sont les violents qui l'emportent. » (Math., xi, 12).

Cette fois, nous prenons le Christ en défaut ; il cesse d'être humain, de s'adapter à notre humaine faiblesse, direz-vous ; il exige des choses qui sont au-dessus de nos forces.

Croyez-vous ? Est-il vraiment si exigeant ?

Jésus parle de croix à porter, mais est-ce lui qui l'impose ? La souffrance, la pauvreté, le travail ne sont-ils pas le lot commun de l'humanité ? N'y a-t-il pas des âmes éprouvées même parmi les incroyants ou les païens ? La vie n'est-elle pas pour eux aussi âpre que pour nous et le pain quotidien ne leur est-il pas aussi dur à gagner ? Chacun porte sa croix en ce bas monde, depuis que le péché a attiré sur l'homme le châtiment de Dieu. Si donc Jésus nous demande de porter la nôtre avec résignation et sans murmure, exige-t-il de nous beaucoup plus que des autres ? Notre croix sera-t-elle plus pesante parce que nous la recevrons avec confiance de la main de Dieu ? Expérience faite, nous saurons que c'est tout le contraire.

Les commandements ? mais il en est que, en dehors de toute question religieuse, nous devons observer si nous sommes et voulons rester d'honnêtes gens ; d'autres sont tout naturels si nous avons le moindre souci de notre dignité morale et humaine. Restent quelques prescriptions du culte ou de notre vie chrétienne ; mais qui oserait dire qu'une heure de messe le dimanche et une confession et communion par an sont des exigences outrées et des devoirs exagérés ? La charité chrétienne, plus délicate, plus généreuse, plus universelle que la solidarité que prêchent les pontifes de l'enseignement laïque, peut paraître un peu dure à un cœur égoïste et inhumain, mais doit être acceptée par toute âme noble.

Enfin, si les conseils de perfection peuvent conduire fort avant dans la voie du renoncement et du sacrifice, ils ne s'imposent pas et Dieu laisse les âmes libres de les suivre ou de les délaisser ; au jeune homme riche qui demande ce qu'il faut faire pour mériter la vie éternelle, Jésus répond : « Observe les commandements. » Mais quand il parle ensuite de perfection, il dit : « Si tu veux, » ce qui marque le respect de la liberté humaine ; un conseil n'est pas un ordre. Les commandements, par contre, sont réduits à leur strict minimum et suffisent, s'ils sont fidèlement observés, à assurer le salut.

Disons encore que la morale chrétienne constitue un vrai code de sagesse humaine : repos du septième jour, tempérance, chasteté sont bien utiles pour garder au corps sa santé et sa vigueur ; charité, pardon des injures, dévouement réciproques sont précieux pour garder un bien de valeur : la paix et la concorde. Ainsi la morale chrétienne porte sa récompense dès ici-bas.

Pour finir par une image, direz-vous que le médecin qui exige un remède énergique, une coûteuse et douloureuse opération, ou qui impose un traitement sévère, est inhumain ? Il est tout le contraire, puisqu'il a soin d'assurer votre guérison et votre santé ; c'est seulement s'il vous laissait dans l'ignorance et vous abandonnait aux ravages de la maladie, qu'il mériterait ce reproche.

Jésus s'est donné comme le médecin des âmes ; il connaît bien la misère humaine, depuis le péché originel ; il sait que certaines tendances ont besoin d'être surveillées, que nos passions exigent un frein, que l'équilibre de notre vie est au prix de quelques sacrifices. Charitablement Jésus nous indique les sacrifices ; oserons-nous dire qu'en cela il est inhumain ?

IV. — *Les secours divins*

Nous aurions mauvaise grâce à reprocher au Christ d'avoir laissé peser sur l'humanité le poids de la douleur ; en prenant sur lui nos iniquités, il a payé pour nous la plus grande part de notre dette à la justice divine, il nous a mérité le pardon, la réconciliation avec Dieu, le bonheur céleste ; il ne nous a laissé, lui l'innocent à nous les coupables, qu'une toute petite part d'expiation. Serons-nous assez lâ-

ches pour la refuser ? Aurons-nous si peu souci du respect dû à la majesté et à la bonté divines que nous repoussions la justice ? Serons-nous égoïstes au point de vouloir les bienfaits divins sans donner les marques du repentir ?

D'ailleurs, Jésus ne nous laisse point seuls pour porter notre croix ; toujours bon et toujours humain, il nous apporte fidèlement son secours. Tout d'abord, il connaît la puissance de l'espoir sur une volonté humaine. On a vu des hommes affronter les pires dangers, se lancer dans des expéditions difficiles et laborieuses, accepter des missions pénibles et lourdes ; une grande idée, celle de servir leur pays par exemple, d'augmenter son prestige ou sa prospérité, les soutenait, les guidait, les enflammait. On en a vu d'autres, plus intéressés, fournir des travaux semblables et affronter des périls identiques pour parvenir à la fortune ou à la gloire.

Le but que Jésus propose, la récompense qu'il promet, c'est une vie éternelle de bonheur parfait, de béatitude infinie. N'est-ce pas déjà une force, cette espérance ? Les explorateurs vont souvent vers l'incertain ; que trouveront-ils ? Leurs efforts seront-ils couronnés de succès ? N'est-ce pas une désillusion cruelle qui les attend ? Les promesses de Jésus, au contraire, sont sûres, et elles sont éternelles. C'est le cas de redire encore la pensée de S. Paul : « Ce que font les athlètes pour une couronne périssable, ne voudrons-nous pas le faire pour une couronne éternelle ? »

Quand Dieu appela Moïse et lui confia l'immense tâche de délivrer le peuple hébreu de la servitude du Pharaon, celui-ci fut d'abord effrayé : « Qui suis-je, dit-il, pour aller trouver le roi et faire sortir les fils d'Israël du pays d'Egypte ? » Et Dieu lui répondit : « Je serai avec toi. » (Ex., III, 11-12). Jésus aussi est avec nous ; il nous avertit lui-même que « sans lui nous ne pouvons rien faire, » mais par contre, celui qui demeure en lui et en qui il demeure, celui-là porte beaucoup de fruit. En effet, si vous demeurez en moi, dit-il, et si vous gardez mes paroles, tout ce que vous demanderez, on vous l'accordera. » (Jo., XV, 5-7). S. Paul dira d'une manière analogue : « Je puis tout en celui qui me fortifie. » (Philip., IV, 13). Et en faisant ses adieux à ses apôtres, « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, dit Jésus, il vous le donnera. » (Jo., XVI, 23). Pour développer et refaire nos forces épuisées par la lutte et le travail quotidiens, Jésus nous offre une divine nourriture : « Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et moi je le ressusciterai au dernier jour. » (Jo., VI, 55).

Enfin Dieu n'est pas impitoyable pour nos faiblesses. Nous sommes-nous égarés hors du droit chemin ? il nous cherche par sa grâce comme le pasteur va à la recherche de la brebis perdue. Revenons-nous vers lui, comme le prodigue vers la maison paternelle ? Il nous accueille avec tendresse et sans un mot de reproche, il nous rend tous nos droits et rien n'est compromis.

Quel que soit le nombre de nos fautes, quelle qu'en soit la gravité, le sacrement de Pénitence est là pour nous les remettre. L'Eglise a reçu pouvoir du Christ pour nous réconcilier avec Dieu : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, » et nulle limite n'est fixée aux pardons divins. Si nos égarements, si nos négligences peuvent diminuer notre mérite, elles ne peuvent empêcher notre salut. Et encore Dieu sait-il tirer le bien du mal et d'un grand pécheur faire un grand saint, par la pénitence.

* *

Jésus reste donc humain jusque dans sa doctrine. Non, il ne saurait mériter le reproche qu'il adressait aux pharisiens, d'imposer aux autres un fardeau intolérable. Car s'il a des exigences qui nous semblent un peu dures mais qui sont nécessaires après le péché pour réprimer nos mauvaises tendances, par contre, magnifique est la récompense qu'il promet et réserve à nos efforts, doux et consolant est l'idéal d'enfant de Dieu qu'il nous propose, abondants sont les secours qu'il nous prodigue par son Eglise et ses sacrements, enfin généreux sont ses pardons.

Toute bonne volonté, toute âme loyale dira avec S. Paul : « J'estime que les épreuves du temps présent sont peu de chose et sans proportion avec la gloire future dont nous jouirons au ciel. » (Rom., VIII, 18). Et encore : « Un court instant de légère tribulation nous assure un lourd trésor de gloire éternelle. » (II Cor., IV, 7).

Nous pouvons donc dire que dans la doctrine qu'il nous a prêchée, le Christ a révélé une fois de plus sa compréhension du cœur humain et sa douce bonté pour notre humaine faiblesse, et nous lui dirons avec conviction : « Oui, nous reconnaissons et nous affirmons avec vous que votre joug est suave et votre fardeau léger. » (Math., XI, 30).

XIII

Pour le Jeudi Saint

LE TESTAMENT SPIRITUEL

Mes frères,

Nous sommes au soir du Jeudi Saint ; dans quelques heures, Jésus sera arrêté, enchaîné, traduit devant les tribunaux ; au matin, sa condamnation à mort sera prononcée par le trop faible Pilate, et il mourra dans l'après-midi. Il est vrai qu'il ressuscitera le troisième jour, mais on ne le verra plus que par instants ; quarante jours plus tard, il remontera au ciel d'où il est descendu.

Finies alors les merveilles de sa bonté ? Ses miracles, ses guérisons, son enseignement lumineux et plein d'espérance, ses consolations, ses pardons, tout cela va-t-il disparaître avec lui ? Le temps va-t-il effacer le sillage de bonté qu'il a tracé en passant parmi nous, et notre misérable vie va-t-elle redevenir ce qu'elle était avant sa venue ? N'aura-t-il été qu'un passant sur notre pauvre terre ? Alors heureuses les âmes qui l'ont vu et entendu, qui ont bénéficié de ses bienfaits ! Mais les autres ! Pauvres autres qui arriveront trop tard !

Rassurez-vous, m. f. Au moment de mourir, le Christ embrasse d'un regard prophétique l'humanité tout entière, et sa tendresse humaine atteint chaque âme en particulier, à travers l'espace et le temps. Les dernières heures qu'il passe avec les siens vont nous révéler les richesses de son cœur et nous préparer à mieux comprendre demain le suprême amour du Christ donnant sa vie pour nous.

I. — *L'institution de l'Eucharistie*

Dans une salle haute et décorée, prêtée sans doute par quelque disciple, Jésus termine un repas, en-

touré de ses apôtres ; ainsi, sur le point de quitter des amis, soit définitivement soit seulement pour un temps, nous les recevons volontiers à notre table, nous échangeons avec eux nos impressions, nous leur faisons promesses et recommandations. Jésus agit de même : c'est dans une atmosphère de paix, je dirais même de famille, qu'il veut, avant les tragiques événements qui se préparent, faire ses adieux à ses amis.

Maintenant le repas s'achève. Jésus a sans doute mangé avec les siens l'agneau pascal, en souvenir de la sortie d'Egypte ; mais cette cérémonie traditionnelle était aussi une figure de l'avenir ; elle annonçait une autre délivrance, qui devait être l'œuvre du Christ : la rédemption, le salut du genre humain, arraché à l'esclavage de Satan et réconcilié avec Dieu. L'heure est venue de réaliser ce que les prophéties et les figures ont annoncé ; la réalité succède à l'image.

Si la pensée du Christ, en ce repas rituel et symbolique, a rejoint le peuple hébreu et sa sortie d'Egypte, il n'a pu oublier alors la manne, tombée miraculeusement du ciel pour nourrir les Israélites dans le désert. Or la manne aussi était une figure ; Jésus veut donner au monde « le pain vivant descendu du ciel », non plus une nourriture éphémère, mais celle qui procure la vie éternelle.

Alors, après avoir lavé les pieds de ses apôtres, par humilité personnelle et comme signe de purification, Jésus prend du pain sur la table, il prie, trace une bénédiction, le rompt et le donne à ses apôtres en disant : « Prenez et mangez ; ceci est mon corps qui sera livré pour vous. » Puis il prend une coupe, y verse du vin, prie de même et bénit, puis fait passer la coupe en disant : « Prenez et buvez ; ceci est le calice de mon sang, qui sera répandu pour vous, pour la rémission des péchés. »

Les apôtres, entendant des paroles si étranges, ne s'étonnent pas ; tout au contraire, elles leur apportent un lumineux enseignement. Ils se souviennent en effet d'un mystérieux discours de Jésus, entendu en Galilée, un matin qui suivit la multiplication des pains. Jésus a parlé alors d'un pain de vie venu du ciel et si merveilleux que celui qui en mangerait vivrait éternellement ; il a dit ensuite qu'il était lui-même le pain vivant descendu du ciel ; toujours plus mystérieux, il a continué : « Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. » Enfin : « Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et moi je le ressusciterai au dernier jour, car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. » (Jo., VI, 55-56).

Les auditeurs allant de surprise en surprise, n'ont pas compris ; ils ont abandonné le Maître en grand nombre, ils ont pensé qu'il déraisonnait ; les apôtres ont partagé leur étonnement, mais non leur incrédulité et leur fuite, ils sont restés fidèles. Et maintenant ils comprennent : Jésus se donne à eux sous les apparences du pain et du vin ; ils comprennent, mais ils croient aussi que sous ces apparences se cache la réalité du corps et du sang du Christ, la présence réelle, quoique mystérieuse, de Jésus vivant. Celui qui a pu nourrir une foule avec quelques pains et de six urnes pleines d'eau tirer un vin excellent ne pourrait-il aussi changer le pain en son corps et le vin en son sang ?

Cependant Jésus ajoute : « Faites ceci en mémoire de moi jusqu'à ce que je revienne. » Par ces paroles, il donne à ses apôtres le pouvoir de faire ce qu'il vient de faire lui-même, et ce pouvoir n'est point limité à eux seuls, car Jésus entend qu'il se prolonge jusqu'à son retour, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde ; les apôtres ont donc la faculté de transmettre à leurs successeurs et collaborateurs les divins pouvoirs qu'ils reçoivent à l'instant.

Par l'Eucharistie et par le Sacerdoce, non seulement Jésus demeure avec nous, sur notre terre, mais il multiplie sa présence. Ainsi nous y gagnons ; vivant de sa vie humaine, il n'était qu'en un lieu à la fois ; maintenant il sera partout ; un peuple seul avait l'avantage de le voir et de le posséder ; maintenant il sera au milieu de tous les peuples. Que dis-je ? Il sera dans chaque village, dans chaque paroisse, dans chaque communauté, et quand un R. P. de Foucauld, par exemple, ira s'enfoncer dans la solitude du Sahara, Jésus sera avec lui le compagnon de tous les instants.

Ainsi celui qui a tant aimé, guéri et consolé, celui qui a écouté tant de prières, tant de supplications, ne nous quitte pas, il reste avec nous. En Palestine, il passait et il fallait profiter de son passage, se hâter à sa rencontre, fournir pour cela de longues étapes ; chez nous, il est à demeure, jour et nuit, et ne s'éloigne jamais. Après avoir partagé nos labeurs, nos souffrances, après avoir connu comme nous l'indifférence, l'ingratitude et la haine, après avoir vu de près les misères et les ravages du péché dans les âmes, il est au milieu de nous comme un père et un ami. Il suit attentivement tous les détails de notre vie, il s'intéresse à nos joies comme à nos peines, il attend nos confidences et nos prières. Et pour bien nous marquer que son cœur est resté le même, il choisit certains lieux comme Lourdes pour y continuer miracles et guérisons.

A la messe, à toute heure du jour, sur quelque point du globe, il s'offre en sacrifice : il continue l'oblation du Calvaire, il est, comme dit S. Paul, l'avocat qui plaide auprès de Dieu la cause des pauvres pécheurs que nous sommes ; et chaque fois aussi il rouvre la source intarissable des grâces qui découlent sur nos âmes pour les éclairer, les purifier, les sanctifier.

Jésus au milieu de nous, tout près de nous, quelle marque d'amour de sa part ! Quelle confiance y doit répondre de la nôtre ! Avoir là, comme ami, à notre service, si j'ose dire, le plus grand bienfaiteur de l'humanité ! Et nous n'y pensons pas !

Mais pour Jésus ce n'est pas encore assez : l'amitié est insatiable chez lui ; il ne lui suffit pas d'être tout près de nous, il veut encore venir en nous par la sainte communion ; il veut habiter dans notre âme, être reçu dans notre cœur, et là il ne reste pas inactif, il travaille à notre perfection morale, à notre sanctification, il nous revêt de son esprit et de ses vertus. Ainsi est pleinement réalisé l'idéal de l'amitié : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui » : c'est jusque là que le Christ a aimé notre humanité, jusqu'à cette alliance intime entre Dieu et sa créature ! Ayant planté sa tente parmi nous, comme dit S. Jean (I, 14, texte grec), il n'a plus voulu nous quitter. S'étant fait le frère de toute l'humanité souffrante, il n'a pu nous laisser orphelins. Il est vraiment avec nous jusqu'à la consommation des siècles.

II. — *Aimez-vous les uns les autres*

Cependant, direz-vous, le Christ est invisible en son Eucharistie, seule la foi peut l'y découvrir ; de

plus, il est comme prisonnier dans ses tabernacles et il ne parle pas. Entre le Christ qui faisait l'admiration des foules, semant les miracles sur son passage, et le Jésus de l'Eucharistie, quelle différence !

Détrompez-vous, car Jésus pense à tout. Son regard embrassant l'humanité tout entière, son cœur s'apitoyant sur toute misère humaine, il a voulu que ses bienfaits soient portés à toutes les nations. Aussi, pendant trois ans, il s'est appliqué à former ses apôtres ; ceux-ci, ayant tout quitté pour s'attacher à ses pas, l'ont suivi à peu près sans cesse ; ils ont connu les merveilles de sa bonté, assisté à ses miracles ; leurs préjugés, leurs jugements, leurs défauts ont été corrigés ; ils se sont pénétrés de la doctrine du Maître, ils ont appris auprès de lui à prêcher l'évangile ; ils ont même mis ses leçons en pratique, au cours des missions ; maintes fois Jésus leur a parlé de la tâche qu'il songeait à leur confier ; il leur en a signalé les labeurs, les dangers, les difficultés diverses. Bientôt, avant de remonter au ciel, il les enverra officiellement à la conquête du monde : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » (Math., xxviii, 19).

Mais à l'heure actuelle, quelques instants avant son agonie, il leur ouvre son cœur. S. Jean nous a conservé soigneusement ce long discours après la Cène, palpitant de charité, de tendresse et d'émotion. A ses amis, à ses collaborateurs, à ceux qui demain continueront son œuvre et transmettront à d'autres leurs pouvoirs divins afin d'atteindre toutes les nations de la terre, à tous ceux-là le Maître qui va mourir confie son testament spirituel.

Et quel est-il ? « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. » C'est là, dit Jésus, un commandement nouveau (Jo., xiii, 39), c'est « son » commandement (xv, 12), comme s'il n'avait que celui-là ; plusieurs fois il revient sur cette même pensée dans son discours, et il ajoute : « C'est à cela qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples. » (xiii, 35). Ces paroles avaient fortement impressionné S. Jean ; la tradition nous rapporte en effet que ses disciples, l'entendant rappeler fort souvent cette loi de la charité fraternelle, lui en firent un jour comme un reproche, auquel il répondit : « Si je vous le dis, c'est que c'est le commandement du Maître. »

« Aimez... comme je vous ai aimés, » telle est la suprême recommandation de Jésus ; c'est comme s'il disait : « Continuez en mon nom ce que j'ai commencé, guérissez les malades, secourez les pauvres, consolez les affligés, purifiez les pécheurs, semez partout la santé, la vie, la paix et la joie, et faites tout cela avec le même amour que moi. »

Ainsi, par ses apôtres, par son Eglise, par ses disciples, tous formés à son école, tous imbus de son esprit, comme par un prolongement de sa sainte humanité, Jésus continuera de parler, de consoler, de guérir, de pardonner, en un mot de se pencher sur la misère humaine. Tout son mystère de bonté, de sacrifice, de salut continuera de s'accomplir jusqu'à la fin des siècles.

Par la bouche de ses prêtres, de ses ministres et surtout de son vicaire le Pape, il continuera de distribuer au monde la vérité et, avec elle et par elle, l'espérance et la consolation, la force et la liberté. Et cette voix toujours puissante ira jusqu'aux extrémités de la terre jeter la lumière dans les esprits remplis d'admiration : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme, » et avec la même autorité.

Porté par les mains sacerdotales, Jésus continuera de visiter les malades par l'Eucharistie ; il ira leur porter ses grâces et ses bénédictions quand ils ne pourront plus d'eux-mêmes venir à lui ; il suscitera autour d'eux des soins dévoués, des âmes généreuses ; il ne se contentera pas de les préparer à une sainte mort, mais bien souvent, même par un miracle s'il le faut, il les guérira.

Quand le pécheur repentant viendra se jeter aux pieds du confesseur, quand il découvrira au médecin spirituel le mal qui ronge son âme, afin d'obtenir de lui remède et guérison, il entendra à son tour la parole que Jésus adressait aux pécheurs : « Allez en paix, » et il pourra partir en effet, le cœur tranquille, car Jésus a dit à ses ministres : « Les péchés seront remis (dans le ciel et par Dieu) à ceux auxquels vous (les prêtres) les aurez remis. »

Aux pauvres Jésus portera, par les mains charitables de ses fidèles disciples, et les dons matériels qui écarteront la gêne et diminueront la souffrance physique, et l'aumône spirituelle de la charité et de la vérité qui rendront du courage aux esprits abattus.

L'enfance continuera, avec la jeunesse, d'être l'objet d'une réelle prédilection du Christ ; par le baptême et les catéchismes, par les patronages et les œuvres, l'Eglise en son nom saura s'intéresser à ces jeunes âmes, les aimer d'un grand amour, pour faire éclore, grandir et fructifier les germes de vertus et les richesses secrètes déposées en elles.

Le Christ qui passait les nuits en prière continuera, « toujours vivant et intercédant pour nous, » sa silencieuse supplication des tabernacles ; mais aussi, en union avec lui, tant pour l'avènement du règne de Dieu que pour le salut du monde, l'Eglise priera, les ministres sacrés mettant au premier plan de leur activité « l'*opus Dei*, » l'œuvre de Dieu, l'office divin ; tandis que dans les cloîtres ou dans le monde des âmes contemplatives s'uniront à leur prière.

Enfin, tandis que les pénitents aux rudes disciplines attireront la miséricorde divine sur les pécheurs, les martyrs, mêlant leur sang à celui du Christ, le répandront sur le monde comme une semence de chrétiens.

Au moment de mourir, en donnant aux siens ce testament spirituel : « Aimez-vous... comme je vous ai aimés, » Jésus devait voir à l'avance les admirables réalisations de la charité chrétienne.

Depuis ce soir-là, dix-neuf siècles d'histoire ont passé, et aujourd'hui nous pouvons à notre tour jeter un coup d'œil rétrospectif sur cette œuvre grandiose, œuvre d'humaine et compatissante bonté, accomplie par l'Eglise.

Combien d'enfants ont été par elle, non seulement arrachés au paganisme et à l'enfer, mais encore à la mort, à la maladie, à la misère, à l'ignorance ! Combien de malades a-t-elle secourus, dans les hôpitaux, à domicile, par ses Sœurs de charité, par les personnes du monde ! Quels dévouements n'a-t-elle pas suscités pour venir en aide aux pires misères de l'humanité, léproseries par exemple, pour le corps, ou soin des repenties pour les âmes ! Que n'a-t-elle pas fait non seulement pour la foi et pour Dieu, mais encore pour la civilisation, dans les missions ! Qui dira les services rendus aux lettres et aux sciences, à la prospérité et à la gloire des nations par des moines, des évêques ou des savants chrétiens ? Nous pourrions dire de l'Eglise ce que nous disions du Christ : quelle misère a-t-elle méprisée ? quel appel, quelle supplication a-t-elle repoussée ?